

**Pierre Chapoutot**

## **Sport et idéologie**

Le sport de compétition a toujours eu un statut ambigu : d'une part, il affiche une noble ambition de neutralité idéologique (le sport pour le sport) ; d'autre part, il a presque toujours fait l'objet de récupérations qui infirment cette neutralité.

Vice congénital ? Apparu au XIXe siècle dans les sociétés occidentales en cours d'industrialisation, il a d'abord reflété la morale de l'aristocratie sociale de l'époque : fair-play, désintéressement, sérieux. Dès la fin du XIXe siècle [y a-t-il corrélation avec la création du mouvement olympique vers 1894 ?], on a assisté à une récupération du sport dans le champ politique, que ce soit pour célébrer la supériorité de la Nation ou pour exalter un système totalitaire (Italie fasciste, Allemagne nazie, Russie soviétique, etc..).

La dérive nationaliste se manifeste encore fortement de nos jours, particulièrement au travers de certains sports collectifs comme le football. On doit cependant noter qu'elle peut concourir à de « bonnes causes », par exemple lorsque est mise en avant la capacité d'intégration du sport de compétition (cf Noah, Benazzi, Zidane ou Desailly) - on aurait alors affaire à une récupération civique, ou républicaine. La dérive totalitaire peut encore être constatée dans des pays comme la Chine ou la Corée du Nord.

Toutefois, et surtout lorsque c'est la vedette sportive qui est mise en avant au détriment du collectif, la récupération la plus manifeste se produit aujourd'hui non plus au profit du politique (ce qui est normal en un temps où les idéologies politiques semblent s'être effondrées), mais plutôt au profit de l'économique. Cette dérive a commencé à se manifester en corrélation avec le changement de système économique en Occident (destruction de l'Etat-Providence, triomphe du néo-libéralisme), vers la fin des années 1970. Devenue la valeur suprême, l'Entreprise exploite habilement l'image et le vocabulaire du sport de compétition. Ainsi, la finalité réelle de l'Entreprise (faire des profits) peut se camoufler derrière une pseudo-finalité beaucoup plus consensuelle (gagner). Il est aussi significatif que les grands clubs sportifs soient désormais dirigés (et achetés) par des hommes d'affaires, pour qui ils servent de tremplin public et/ou de certificat de compétence (Berlusconi).

Mais les valeurs qui sont désormais exaltées ne sont plus guère celles du fair-play d'antan : ce sont plutôt celles qui sont en relation avec la volonté de vaincre. Les images livrées au public insistent non seulement sur l'aspect spectaculaire du geste sportif, mais aussi sur son caractère violent, dominateur, toujours avec des mimiques emphatiques exaltant l'ego de la vedette. Cela montre bien que la compétition n'est plus prise dans le sens d'une émulation, mais d'une élimination de l'autre.

La connivence du sport et de l'argent n'est plus considérée comme honteuse, au contraire : les triomphes du champion légitiment ses sursalaires, tout en prouvant qu'on s'en sort mieux en dominant les autres que par la pratique de la solidarité (qu'elle soit syndicale, partisane, ou associative). Parallèlement, l'amateurisme est tourné en dérision, ou même présenté comme une tare : le vrai champion est obligatoirement un professionnel, et un bon professionnel se reconnaît dans la compétition. L'athlète de compétition a donc une fonction majeure d'ordre social, d'une part en offrant une occasion de distraction sociale (le sport-spectacle), d'autre part en légitimant aux yeux des perdants le système qui organise leur défaite. De ce point de vue, on pourrait presque considérer que la compétition sportive est devenue la principale caution idéologique de l'économie de marché.

© *Pierre Chapoutot 2005*